

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

CANTON DE

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.—LA FAMILLE MARTIN.

XXV.

Celle-ci ne songeait pas à s'en offenser. Elle comprenait trop combien était cruelle l'émotion que Jeanne venait d'éprouver, et que le mieux, pour le moment, était de ne pas la troubler.

En rentrant au couvent, Jeanne sollicita de la supérieure la permission d'aller se reposer.

—Vous ne voulez rien prendre ? lui demanda cette dernière.

—Oh ! non, ma mère, je n'ai besoin que de repos !

—Veux-tu que je t'accompagne ? fit Andrée s'adressant à Jeanne.

—Non, non, répondit celle-ci vivement, je vais dormir.

—Faut-il envoyer chercher un médecin, mon enfant ? insista la supérieure.

—Non, ma mère, je vous remercie. Je suis un peu souffrante ; mais je ne suis pas malade ; demain il n'y paraîtra plus.

Jeanne voulait être seule pour pleurer à son aise.

—Partir ! Il va partir ! se dit-elle en frémissant.

Elle ne pouvait oublier la figure amaigrie de Robert, ses yeux caves.

—Il va s'éloigner de France. Alors, je ne le verrai plus ! C'est lui qui a eu cette pensée. Je croyais au contraire, folle que j'étais, qu'une fois mariée, je pourrais encore le voir dans le

monde. Mieux vaut qu'il parte, car je ne sais si j'aurais assez de force pour résister à la tentation, en face de Robert qui souffrait tant. Oui, qu'il parte et qu'il vive ! comme je le lui disais. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Le comte de Noivillé aura

Jeanne d'Esparre comme épouse, mais il n'aura jamais mon cœur, ma pensée, mon amour. Tout cela appartiendra toujours à mon Robert. Oh ! que je souffre ! Si je pouvais résister, me révolter. Mais non. Ils le tueraient.

Jeanne se roula sur son lit, mordant son oreiller pour étouffer le bruit de ses sanglots. Peu à peu la réaction s'opéra ; elle finit par s'endormir brisée par la fatigue.

Lorsque Andrée entra, elle s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au lit de son amie et contempla un instant son sommeil agité.

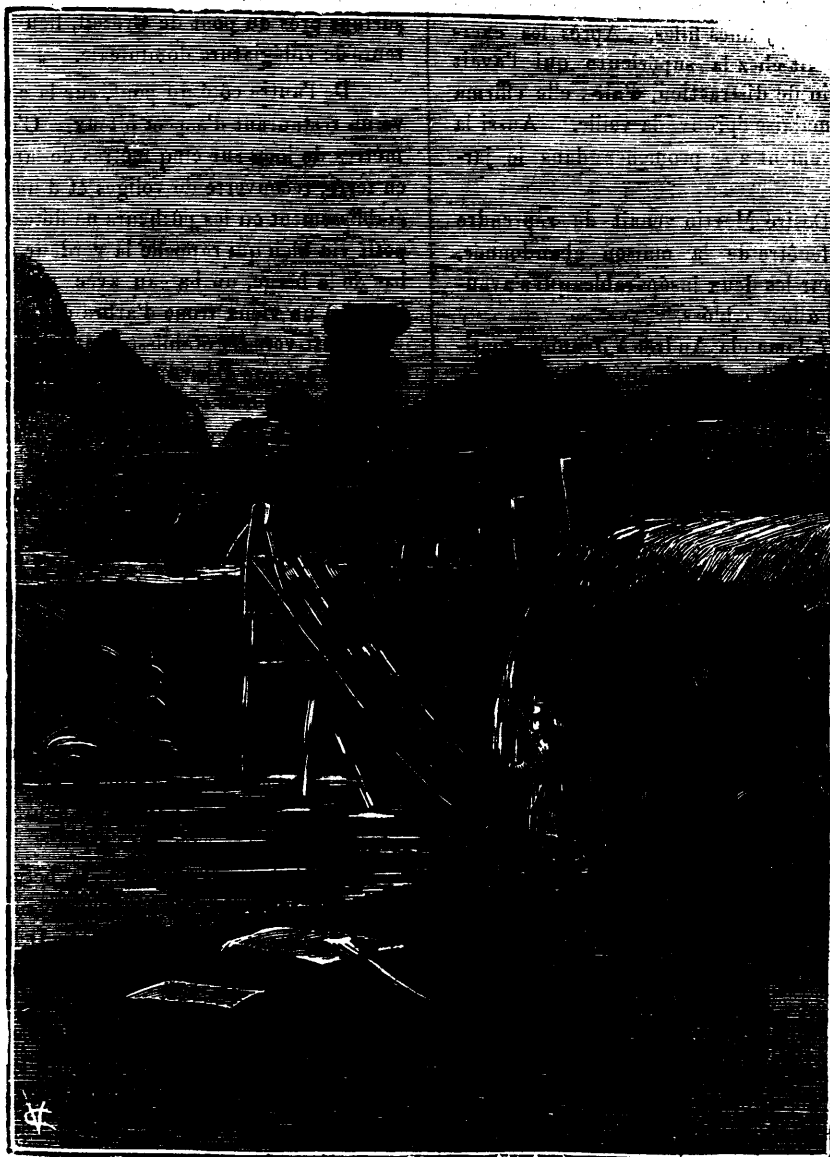
—Pauvre chère mignonne, comme elle souffre ! et je ne puis rien pour adoucir sa souffrance. Oh ! si c'était moi, je sais bien que j'enverrais promener le tuteur et le futur, et qu'au risque de m'enfuir jusqu'en Chine, je ne céderais pas !

Enfin, Andrée de Beaumont se coucha à son tour, et s'endormit bientôt, songeant aux

deux amoureux dont elle aurait voulu assurer le bonheur.

Le lendemain, lorsque la cloche du pensionnat réveilla Andrée, elle vit Jeanne levée et déjà habillée.

—Comment vas-tu mignonne ? demanda Andrée en l'embrassant.



Jeanne poussa un cri terrible et tomba dans les yeux noirs de la Marne.

—Je suis encore un peu fatiguée. J'ai fait des rêves affreux.

—Tu as eu des cauchemars ?

—Un surtout qui m'a causé une terreur profonde et m'a fait verser bien des larmes ?

—Tu rêvais ?...

—De Robert... répondit Jeanne tristement. Je le voyais priant, suppliant à mes pieds. Tout à coup il tira une arme de sa poitrine... un pistolet, et l'approcha de son front. Je voulais crier, ma gorge resta sèche et sans voix. Je voulais retenir son bras. Vains efforts, une puissance invincible me tenait clouée, immobile. Un coup de feu retentit et je fus couverte de sang. Robert était étendu par terre, sans mouvement. J'en frissonne encore.

—Pauvre Robert ! dit Andrée. Qui sait si ce rêve n'est pas un avertissement.

La cloche qui sonnait pour faire descendre des dortoirs coupa court à la conversation des jeunes filles. Après les exercices du matin, Jeanne se rendit chez la supérieure qui l'avait mandée. Jeanne avait besoin de distraction, d'air ; elle affirma qu'elle se sentait à peine du malaise éprouvé la veille. Aussi la supérieure l'engagea-t-elle vivement à se promener dans le jardin.

C'est à ce moment que Désiré Martin venait de reprendre son poste d'observation à la fenêtre de la maison abandonnée. Ses yeux ardents se fixèrent sur les deux inséparables qui s'avançaient lentement à travers les allées sablées.

—Crois-tu qu'il partira ? demanda Andrée à Jeanne, continuant la conversation commencée dans leur petite chambre.

—Oui, répondit mademoiselle d'Esparre avec tristesse, je le crois. Je l'en ai prié, il obéira !

—Comme il est changé !

—Il souffre autant que moi !

—Plus que toi, peut être.

—Oh ! cela est impossible, Andrée, je voudrais être morte.

Andrée serra Jeanne dans ses bras et toutes deux se tinrent un instant embrassées.

Andrée aimait Jeanne plus qu'elle n'aurait aimé sa sœur si elle en avait eu une. Et les conseils qu'elle lui donnait étaient tous dictés par sa profonde amitié.

—Si j'avais la lettre, se dit Désiré, ce serait le vrai moment pour l'expédier par la grande vitesse.

—Ma chère Jeanne, reprit Andrée, en essuyant ses larmes, il ne faut pas te laisser abattre par la douleur. Tes souffrances ne sont pas finies, puisque tu acceptes le martyre que l'on t'impose, mais soit forte. Robert partira. Un jour ou l'autre, tu peux être libre, alors, ton bonheur aurait été seulement retardé.

—J'ai bien peur que mon bonheur ne soit retardé pour toujours.

—Dieu ne t'abandonnera pas.

—Il m'abandonne, pourtant, en ce moment.

—Pauvre Robert. Hier tu ne lui as pas dit adieu.

—Je l'aurais voulu, mais je me suis évanouie. As-tu pensé à lui demander si c'était lui qui avait repris la lettre dans le jardin ?

—Non, mais puisque personne ne nous en a parlé, cette supposition doit être vraie.

—Oui, tu as raison.

En ce moment, une servante du pensionnat apparut dans le jardin ; elle venait annoncer à Jeanne d'Esparre que madame

Ferté, accompagnée d'une couturière, arrivait au couvent et que la supérieure la faisait prévenir.

—C'est pour prendre la mesure de tes toilettes, fit André : Va.

—Viens avec moi, lui dit Jeanne.

Et toutes deux se dirigèrent vers le parloir.

—Rien de nouveau, se dit Désiré en les suivant du regard. Elles parlaient certainement de la rencontre d'hier avec le beau Robert, plus elles en parleront, mieux cela vaudra, et plus ça facilitera l'exécution du plan.

Il consulta sa montre ; elle marquait neuf heures et un quart.

—Voilà l'heure d'aller attendre Prosper.

Toujours avec des précautions infinies pour traverser le jardin et la ruelle, il se dirigea vers le pont de Créteil, où il avait donné rendez-vous à son frère et à Julie.

On connaît les sites pittoresques des bords de la Marne, surtout près du pont de Créteil, lieu très fréquenté par les amateurs de villégiature dominicale.

De l'autre côté du pont, sur la commune de Créteil, se trouve un restaurant d'aspect piteux. C'est une baraque de trente mètres de long sur cinq mètres de large, moitié en bois, moitié en terre, recouverte de voliges et d'une toile bitumée. C'est un établissement où les pêcheurs ne détestent pas de venir boire un petit vin bleu qui rappelle la verdure du vin de Suresnes. Au bas de la berge, un bateau avec une belle paire d'avirons est retenu à un vieux tronc d'arbre par une amarre en corde.

C'est vers cet établissement, où il n'y avait pas un seul consommateur, que Désiré Martin se rendit. On y arrive par une côte taillée dans le talus de la route et qui débouche sur la berge, libre à tous les promeneurs.

Le patron de l'établissement, un gaillard sec, nerveux, d'une cinquantaine d'années, habitué à voir souvent les promeneurs passer devant sa boutique pour aller faire le tour de l'île sur une pointe de laquelle il se trouve place, ne se dérangea pas du travail auquel il était occupé en ce moment pour lui adresser la parole.

Désiré examina l'endroit désert à cette heure matinale. La pêche étant interdite, il n'y avait pas grande probabilité d'être dérangé.

—Beau bateau, dit-il, en regardant celui qui se trouvait amarré à la berge. Une amarre en corde, on ne doit pas le cadénasser, notons ça. Tout à l'heure, je saurai où on place les avirons pendant la nuit.

Désiré s'avança alors vers la berge du côté du pont. Un perré servant de chemin de halage conduisait de l'autre côté, dans l'île coupée par la chaussée. Il longea ce perré, gravant bien les moindres détails dans sa mémoire.

—Une autre descente de ce côté, dit-il, en voyant, en effet, un chemin semblable à celui qu'il venait de suivre et qui de la chaussée allait jusqu'à la berge.

Il retourna vers le restaurant dont le patron rangeait les tables.

—Vous donnez à manger, monsieur ? dit-il portant la main à son chapeau.

—Oui, monsieur, répondit le restaurateur avec un léger accent méridional.

—Pouvez-vous faire à déjeuner pour trois personnes ?

—Parfaitement, si vous n'êtes pas trop pressés. Dans la semaine, nous ne faisons pas de provisions d'avance.

—Combien de temps vous faut-il ?

—Cela dépendra de ce que vous commanderez.

—Dame, un bon déjeuner.

Le restaurateur regarda sa montre.

—Eh bien, il est dix heures moins un quart, à onze heures et demie vous vous mettez à table.

—C'est entendu. Est-ce qu'on peut prendre votre bateau pour aller se promener ? ajouta-t-il.

—Il est à votre disposition.

—Et les rames ?

—Elles sont dans le bateau ; on ne les enlève jamais.

—Merci, monsieur.

—Où mettra-t-on votre couvert ?

Désiré jeta un coup d'œil sur les tables rangées sous les grands arbres.

—Là-bas, fit-il en désignant la plus éloignée de la maison, la dernière... En attendant, servez-moi un vermouth gommé !

—Bien, monsieur.

Désiré prit place à une table près de la berge, d'où l'on voyait distinctement la rive opposée. Tout en dégustant à petits coups le vermouth qu'on lui servit, il tenait ses yeux fixés sur le chemin de halage de l'autre berge, par lequel devaient venir Prosper et Julie. Ceux-ci, suivant les indications de Désiré Martin, étaient descendus à Saint-Maur-des-Fossés, à dix heures moins quelques minutes.

Prosper connaissait parfaitement Saint-Maur et Port-Créteil pour y être venu plusieurs fois avec des amis. En sortant de la gare, il tourna à gauche, passa sous le pont du chemin de fer et prit la rue qui conduisait droit au bord de la Marne, laissant à sa gauche la rue du Pont-de-Créteil.

Prosper avait bien compris la recommandation de son frère pour le costume. Il portait un pantalon de velours à côtes, avec le gilet de même étoffe, une vareuse de laine brune et un chapeau de feutre mou ; on l'aurait pris pour un ouvrier mécanicien. Sa compagne, mise très simplement, s'appuyait sur son bras. Ils avaient l'air de deux jeunes ouvriers se payant une promenade à la campagne.

—Est-ce loin, le pont ? demanda Julie à Prosper, en arrivant au bord de la rivière.

—Là bas, répondit-il, en montrant le pont qui se découpait sur les îles verdoyantes ; nous y sommes dans cinq minutes.

—C'est là que nous trouverons le petit ? De ce côté ?

—Il ne s'est pas expliqué à cet égard, mais il doit nous guetter.

Prosper ne se trompait pas ; au moment où ils arrivèrent près du pont, un coup de sifflet strident et prolongé les fit tressaillir.

Prosper s'arrêta. Nouveau coup de sifflet.

—Cela vient de l'autre côté de l'eau, murmura Prosper. C'est le sifflet du mioche, je le connais.

En effet, il aperçut Désiré qui, avec les bras, lui faisait signe de venir.

XXVI.

—On y va ! cria Prosper.

—Où a-t-il été se fourrer ? s'écria Julie.

—Il prend ses précautions. Il ne s'est pas placé là sans un motif sérieux.

Ils gagnèrent l'escalier de pierre qui, de ce côté, conduit à la chaussée. L'escalier, un peu raide, était composé de vingt-

sept marches. La belle Julie s'arrêta en haut pour respirer un instant, puis ils prirent la descente qui conduisait dans l'île où se trouvait Désiré, venu à leur rencontre.

—Eh bien, cousin, fit-il, en s'adressant à Prosper, à qui il lança un coup d'œil significatif, crois-tu que je vous ai choisi un endroit chic pour déjeuner.

—Ah ! on déjeune ? dit Julie en affectant un air joyeux et dégagé.

—Oui, cousine. Un vrai festin, une matelote et de la friture.

—C'est charmant ici, reprit Julie Verdier. De l'ombre, de l'eau. On ne pouvait trouver mieux.

—Prenez un vermouth, puis nous irons faire une partie sur l'eau, en attendant le déjeuner.

—On ne déjeune pas tout de suite ?

—A onze heures et demie.

—Deux vermouths, commanda Prosper.

Ce fut la maîtresse de la maison qui les servit ; le patron était allé aux provisions.

—La lettre ? murmura Désiré entre ses dents.

—Elle est prêt ! répondit Prosper.

—Soignée ?

—Robert lui-même s'y tromperait.

—Bon. Tu me la donneras tout à l'heure.

—Puis il ajouta :

—Prenez vite votre vermouth. J'ai à passer mon inspection et à reconnaître mon itinéraire pour la nuit prochaine. Tu sais ramer ?

—Oui, répondit Prosper. J'ai fait du canotage.

—Alors, tu prendras les avirons, tu descendras tout doucement, en suivant toutes mes indications.

—Nous prenons le bateau, cria Désiré à la patronne de l'établissement. Nous allons faire un tour, et nous revenons déjeuner.

—Allez, allez, dit la brave femme.

Désiré s'inclina dans le bateau et tendit la main à la jeune fille qui se plaça à l'arrière. Prosper sauta à son tour et prit les rames. Désiré démarra lui-même le bateau.

—Où allons-nous ? interrogea Prosper.

—Descends le courant.

Prosper joua vivement des avirons.

—Habitue-toi à ne pas faire de bruit avec les rames, lui dit Désiré.

Prosper s'empessa de montrer qu'il n'avait pas besoin d'une longue expérience pour cela.

—Ça va bien, fit Désiré en souriant. Nous naviguerions sans même réveiller les poissons.

Et il vint s'asseoir sur une banquette en face de son frère.

—Quoi de nouveau ?

—Rien ; tout marche comme sur des roulettes. La petite aura la lettre au dernier moment.

—Tu es certain de la réussite ?

—J'en répons. Rame de la droite.

Prosper appuya sur son aviron de droite et gagna le bord de l'île Sainte-Hélène.

—Tu passeras sous le pont de bois de l'île Mâchefer ; nous prendrons le petit bras qui fait le tour de l'île.

Prosper jeta un coup d'œil derrière lui et rama de façon à suivre les indications de Désiré. Le bateau passe sous le pont et entra dans le petit bras où se trouve un lavoir nouvellement

reconstruit. Les blanchisseuses lancèrent quelques quolibets aux promeneurs.

—Ne réponds pas, dit Désiré ; inutile de faire connaître le timbre de notre voix.

Ce fut donc en silence qu'ils arrivèrent au petit bras qui, se détachant de celui dans lequel ils s'étaient engagés, déversait ses eaux dans la propriété S***, formant une petite rivière accidentée sur laquelle se trouvaient jetés, de place en place, au milieu de massifs et de rochers, plusieurs petits ponts de bois.

—Entre dans ce bras, commanda Désiré.

—Mais on ne passe pas, répondit Prosper qui venait d'apercevoir les travaux en cours d'exécution et le chevalet qui soutenait une planche formant le pont volant.

—Avance jusqu'aux travaux, et doucement.

La rivière en cet endroit avait à peu près cinq mètres de largeur. Tandis que Prosper s'avavançait tranquillement comme un promeneur sans but, Désiré sortait de sa poche une pierre autour de laquelle était peletonné un morceau de ficelle.

—Ne nage plus, dit-il à Prosper, et tiens-toi en place.

Prosper arrêta le bateau.

—Je sonde, dit Désiré, qui déroula sa ficelle et laissa couler sa pierre jusqu'au fond. Trois mètres passés, ajouta-il, après avoir mesuré la corde à la brassée ; c'est ce qu'il me faut... Avance, fit-il encore.

Prosper fit avancer le canot. Ils se trouvaient à dix pas des travaux. Onze heures sonnaient à l'église de Saint-Maur ; les ouvriers quittaient en ce moment leur ouvrage pour aller déjeuner.

—On ne passe pas par ici, hêla un des ouvriers qui avait aperçu le bateau

C'était le maçon Godefroid.

—Ah ! fit simplement Désiré. Merci. Nous allons rebrousser chemin.

Sans plus s'occuper des promeneurs, les ouvriers quittèrent le chantier.

—Avance toujours, dit Désiré à son frère, va jusqu'au chevalet et tiens-toi après.

En deux coups d'avirons Prosper fut près du chevalet. Mais il lâcha ses rames et saisit à deux mains un des montants du chevalet. Désiré grimpa sur la levée du bateau et s'y tint debout. Sa tête touchait presque à la planche qui servait de pont provisoire. Il examina la façon dont le chevalet était construit : un seul boulon serré par un écrou retenait les deux montants. Désiré y porta la main.

—Bien, fit-il. Maintenant, ajouta-t-il, regagnons le grand bras de la Marne, et allons déjeuner.

—Nous remontons par le lavoir ?

—Non, prenons l'autre chemin ; il y a trop de blanchisseuses. Retiens bien l'itinéraire pour cette nuit et rame hardiment.

Prosper appuya sur ses rames, étudiant la route. De son côté, Désiré notait dans son esprit les moindres détails des berges. Julie suivait d'un œil curieux tous les incidents de cette promenade, dont le but n'était pas sans l'effrayer intérieurement. Elle vint s'asseoir près de Désiré.

—C'est la passerelle dont parle la lettre ? demanda-t-elle.

—Oui, mais taisons-nous. Pas de paroles qui pourraient être entendues.

Lorsqu'ils arrivèrent près du pont de Créteil, leur couvert était dressé à l'endroit indiqué par Désiré.

—Est-ce prêt ? demanda le gamin.

—Vous pouvez-vous mettre à table ; on vous sert de suite, répondit le restaurateur.

—Allez-y donc, nous avons, le cousin, la cousine et moi, une faim de loups.

Pendant que le restaurateur s'éloignait pour aller chercher les plats, Désiré se pencha vers Prosper et Julie.

—Pas un mot de ce qui nous amène ici, pendant le déjeuner, dit-il à voix basse.

Prosper et Julie firent signe de l'œil qu'ils avaient compris.

A deux heures, les trois convives finissaient de prendre le « pouce café » traditionnel.

—Donne-moi la lettre, dit alors Désiré en allongeant la main sous la table.

Prosper la lui glissa.

—Maintenant, poursuivit Désiré, qui continuait à garder la direction de l'opération, vous allez rester à flâner par ici, mais ne vous montrez ni à Saint-Maur, ni à Port-Créteil. Commandez le dîner... et rendez vous ici à six heures. Payez l'addition et faites-moi un bout de conduite. Je vais mettre la lettre à « ma » poste.

Prosper paya la note du déjeuner et commanda le dîner pour six heures.

—Vous ne prenez pas le bateau ? dit le restaurateur.

—Non, plus tard, si nous en avons besoin.

—Tout à votre aise.

Prosper et Julie conduisirent Désiré jusqu'à la chaussée.

—Quittez-moi maintenant. Allez vous balader dans les îles. Moi, je vais où vous savez.

Désiré s'élança vers le pont ; mais il fit un long détour pour gagner son observatoire ; évitant autant que possible d'être remarqué par les ouvriers qui l'avaient déjà interpellé. Son premier mouvement, en arrivant dans sa chambre, fut d'aller à la croisée pour inspecter le jardin du couvent et voir si Jeanne et Andrée se promenaient.

—Bigre ! se dit-il, personne ! C'est pourtant l'heure. Serait-il survenu quelque chose d'extraordinaire ? Malheur ! La chambre des demoiselles est au second, continua-t-il en établissant dans sa mémoire une sorte de plan topographique des lieux. Je vois d'avance la place sur le palier ; c'est la dernière fenêtre du bâtiment : ce doit être la dernière porte sur le carré ! Pour aller ce soir au rendez-vous, on sera forcé d'ouvrir des portes, qu'on ne fermera pas derrière soi, afin de sauvegarder la retraite. Je n'aurai donc qu'à trouver la première porte extérieure ; celle-ci me guidera pour les autres. La lettre restera certainement dans la chambre, elle ne l'emportera pas, alors...

—Diable ! fit tout à coup Désiré, en se grattant l'oreille, elles n'iront pas toutes les deux au rendez-vous. Cependant, il n'est guère possible que la blonde abandonne son amie. Ce sera à voir.

Jeanne et Andrée n'étaient pas revenues au jardin, parce que la visite de madame Ferté et de la couturière s'était prolongée plus de trois heures. On avait pris des mesures, examiné des dentelles, des bijoux ; on avait lu une lettre de la mère d'Andrée l'autorisant à être demoiselle d'honneur au mariage de son amie Jeanne d'Esparre, et annonçant la visite de madame de Beaumont. Enfin madame Ferté se décida à se retirer.

—Que dirai-je à votre tuteur, ma chère enfant ? demanda-t-elle à Jeanne.

—Que je le prie de ne venir me chercher que le matin du jour où je devrai signer mon contrat.

—Et à M. le comte de Noiville ?

Chaque fois qu'elle entendait prononcer ce nom, Jeanne sentait un frisson glacé courir dans ses veines. Elle eut un léger tressaillement qui ne fut, remarqué que d'Andrée et répondit un seul mot :

—Rien !

Madame Ferté, qui devinait bien des choses auxquelles sa timidité l'empêchait de faire allusion, ne voulut pas insister, et prit congé de Jeanne et d'Andrée.

Après qu'elle fut partie, les jeunes filles rerournèrent au jardin. Insensiblement elles se dirigèrent, comme d'habitude, vers leur allée de prédilection ; celle sur laquelle ouvrait la petite porte. Désiré, en les voyant enfin, pensa que le moment était favorable, d'autant plus que personne d'autre ne se trouvait dans le jardin. Il avait pris la pierre qui lui avait servi à sonder la rivière, l'enveloppa avec la lettre écrite par Prosper et attacha le paquet avec un bout de ficelle. Il ne voulait pas que la lettre pût rester accrochée comme la première fois.

Ceci fait, il jeta un dernier coup d'œil dans le jardin. Jeanne et Andrée venaient de s'asseoir sur un banc placé en face de la petite porte.

En un instant, il fut dans la ruelle. Le cœur, car il en avait un ! lui battait violemment : pareille émotion ne l'avait pas saisi, lorsqu'il avait frappé Pierre Henry. C'est que la partie qu'il allait jouer était sérieuse. La réussite leur assurait les trois millions, et c'était la convoitise qui le secouait.

Après s'être assuré que personne ne pouvait le voir dans la ruelle, il approcha son oreille de la porte et entendit causer les deux jeunes filles.

Deux petits coups secs interrompirent leur conversation. Jeanne et Andrée, surprises, relevèrent la tête. Jeanne avait pâli. Le bruit recommença.

—C'est lui ! dit Andrée.

A peine avait-elle fini de prononcer ces mots, que la lettre lancée par Désiré venait rouler à leurs pieds. Désiré remonta rapidement dans sa chambre, afin de suivre les détails de ce qui allait se passer de l'autre côté du mur du couvent.

—Une lettre ! avait dit Andrée en voyant le petit paquet et en s'empressant de le ramasser.

Jeanne n'osait bouger.

—Cette lettre est pour toi, fit Andrée, lisant sur l'enveloppe ces deux mots : " Mademoiselle Jeanne " et elle la lui tendit, en ajoutant :

—Ma chérie, c'est probablement un dernier adieu. Robert, avant de partir, a voulu te dire qu'il t'aime. Tu souffres. Allons, un peu de courage. Si tu as peur, nous allons déchirer la lettre...

Elle fit le geste. Mais Jeanne lui arracha fièvreusement la lettre, sans dire un mot, et déchira l'enveloppe qu'Andrée ramassa pour la faire disparaître.

Pendant que Jeanne lisait, son joli visage se décomposait, ses mains tremblaient. Andrée, effrayée, la suivait des yeux.

—Jeanne, Jeanne ! fit-elle, cette lettre annonce un malheur.

—Le plus grand, le plus terrible de tous ! fit Jeanne éperdue. Lis, lis...

Andrée prit la lettre.

—Il mourra si tu ne vas pas au rendez-vous ! dit-elle, après avoir terminé sa lecture.

—Puis-je lui obéir ? répondit Jeanne, prenant entre ses mains son front brûlé par la fièvre.

—Tu vas l'abandonner, le laisser mettre sa menace à exécution ?

—Ce rendez-vous que Robert me demande est une folie, je n'irai pas.

—Jeanne, réfléchis. Robert deviendra fou, s'il ne te voit pas, et il se tuera !

—Tiens, Andrée, déchire cette lettre, je le veux...

—Je ne ferai pas cela, ma chérie.

—Tu ne le feras pas, eh bien ; moi, je le ferai, répliqua Jeanne en déchirant la lettre en mille morceaux.

Andrée ne put retenir un cri de douleur.

—Pauvre Robert ! murmura-t-elle.

—Dis plutôt : pauvre Jeanne ! Est-ce que mon martyre n'est pas plus horrible que le sien ? Il reste seul, mais il reste libre ; moi je vais appartenir à un homme que je hais. Oh ! Robert ne souffrira jamais ce que je souffre ... Je voudrais mourir ! ajouta-t-elle en sanglotant.

Andrée était retombée sur le banc, songeuse et les yeux pleins de larmes ; elle ne pouvait détacher son regard des petits bouts de papier que le vent dispersait dans les massifs.

Les dents de Désiré Martin claquaient : la pantomime de Jeanne et d'Andrée avait été trop expressive pour qu'il ne la comprit pas.

—Elle a déchiré la lettre avec colère, pensa-t-il. Elle ne voulait pas la lire, d'abord, elle luttait ; le curiosité l'a emportée. Elle a lu, sa figure marquait de la colère et de la douleur. Elle ne viendra pas. Si elle ne vient pas, tout manque, tout rate, un plan si bien combiné ! Prosper et Julie seraient venus pour rien ! Elle réfléchira peut-être. En tous cas, je ne dirai mot et j'agirai comme si elle devait venir. Jeanne a lu la lettre. La consolatrice l'a lue aussi. Elles n'oublieront ni l'heure ni le lieu du rendez-vous.

Pendant quelques minutes les deux jeunes filles restèrent silencieuses. Jeanne séchait ses larmes.

—Promenons-nous, dit-elle à Andrée en lui prenant la main.

Andrée se leva et toutes deux disparurent derrière les massifs de verdure.

—Elle doit déjà réfléchir, se dit Désiré. Allons, au petit bonheur !

Il était cinq heures, il reprit le chemin du pont de Créteil.

Lorsqu'il arriva au restaurant où il devait dîner avec Prosper et Julie, ceux-ci étaient attablés depuis un instant, après une longue promenade dans les îles de la Marne.

—Eh bien ? dit Prosper.

—La lettre est parvenue à son adresse. Elle a été lue. On a bien cru qu'elle était de Robert, ajouta-t-il en ricanant.

—Et tu espères qu'elle viendra ?

—J'en suis sûr, répondit Désiré, sans hésiter.

—Et pour reprendre cette lettre ? ajouta Prosper.

—Elle ne nous compromettra pas.

—Pourquoi ?

—Après l'avoir lue, les petites l'ont mise en pièces.

—Tu en es sûr ?

—J'ai vu déchiqueter " la babillarde. "

Prosper eut un soupir de soulagement.

—Eh bien, cela vaut que je te paye quelque chose, une absinthe, hein ?

—Non, répondit vivement Désiré. Ce soir, on a encore besoin de tout son sang-froid. L'absinthe, ça ne me connaît pas

je ne la connais pas non plus. C'est pas le jour pour faire connaissance ; un vermouth gommé avec beaucoup d'eau.

Prosper demanda une absinthe et deux vermouths qu'ils burent en attendant le dîner, lequel fut sur la table à six heures.

— On est vraiment bien chez vous ! dit Désiré au restaurateur, en se dandinant sur sa chaise. Ça donnerait envie d'y passer la nuit.

— Oh ! la nuit ; fit le restaurateur ! et dormir ?

— Vous dormez donc, vous ? reprit Désiré en riant.

— Je le pense. Dans la semaine, du reste, nous nous couchons de bonne heure, mais nous nous levons de grand matin.

— Qu'est ce que vous appelez vous coucher de bonne heure ?

— Vers neuf heures ; nous n'avons jamais de monde plus tard que cela, sauf le dimanche et quelquefois le lundi.

Désiré n'interrogea plus. Il savait ce qu'il voulait savoir.

XXVII.

Après la scène qui avait eu lieu dans la propriété de M*** entre Robert et Jeanne, Robert était parti le désespoir dans l'âme. Il avait perdu même cette espérance qu'il avait entrevue un instant.

Pendant une heure, il erra dans la campagne, en proie à un délire voisin de la folie. Peu à peu, cependant, la fièvre se calma et il put commencer à rassembler ses idées. Tout était bien fini. Jeanne se mariait. Il n'y avait plus à hésiter. Il fallait partir pour oublier ou, du moins, pour essayer d'apaiser la douleur.

— Demain, se dit-il, j'irai à Paris, je m'occuperai de mon déménagement et de la vente de ma clientèle. Je reviendrai passer quelques jours à Saint-Maur près de ma pauvre mère, puis, je partirai pour l'Amérique.

Après avoir marché longtemps au hasard, Robert reprit le chemin de la maison de sa mère : il était allé du côté de Joinville. En retournant à Saint-Maur, il fut obligé de passer près de la propriété S..., où le fils du jardinier avait été blessé. Il pensa à son malade.

Déjà, le matin, il avait fait une visite et il avait trouvé André dans un état fort inquiétant. Il avait promis de revenir dans l'après-midi, mais, tout entier à sa propre douleur, il n'avait plus pensé au patient qui l'attendait.

Eugène, le père du blessé, en voyant entrer le docteur, eut un soupir de soulagement.

— J'allais chez vous, monsieur Dauray, lui dit-il.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de plus grave dans l'état de votre fils ?

— La fièvre a continué très violente, et vous aviez promis de revenir.

— Voyons André, répondit simplement Robert Dauray ; et, suivi du père il entra dans la chambre du blessé où la mère était déjà tout en larmes.

André avait la figure empourprée, les yeux brillants et hagards. Robert tâta le pouls. Son visage se contracta, son front se plissa, l'état du malade était grave, en effet. Il se mit à examiner la jambe brisée.

L'appareil n'avait point été dérangé, et n'offrait rien de particulier ; seulement le haut de la cuisse présentait un gonflement qui s'était considérablement augmenté depuis le matin. Le malade poussa un cri de douleur lorsque le docteur porta la main sur ce gonflement.

— La cuisse est brisée aussi, fit Robert avec un geste d'in-

quiétude. Je ne le croyais pas. Voilà une complimentation dangereuse.

— Qu'allez-vous faire, monsieur le docteur ? demanda le père d'André.

— Ce que j'aurais dû faire le jour même de l'accident, répondit Robert.

André avait tout à coup regardé le docteur. Malgré la fièvre qui le brûlait, il avait entendu et compris.

— Vous allez me couper la jambe ? fit-il faiblement.

— Il le faut, mon ami.

— Dans un coin de la chambre, la vieille paysanne étouffait ses sanglots.

— Mais cette opération ne sera pas douloureuse, dit Robert au blessé ; nous vous endormirons.

— Oui, oui, répondit André, faites.

— Vous consentez à cette opération ?

— Oui, j'y consens.

Robert se retourna vers le vieux jardinier :

— Je vais aller m'entendre avec mes confrères de Saint-Maur, M. Bitterlin et M. Piètre, le maire de la commune. Ce sont deux chirurgiens très expérimentés. Je les prierai de me prêter leur assistance, et, demain, nous ferons l'amputation ; je vous préviendrai de l'heure. Pour cette nuit, vous ferez prendre au malade les médicaments que je vais ordonner.

Robert écrivit son ordonnance et, après quelques explications relatives à l'emploi du médicament, il se dirigea vers la demeure du docteur Bitterlin qui restait rue du Four. Songeant à ce blessé qu'il voulait sauver, Robert en arrivait à oublier presque sa douleur, le médecin, par instant, l'emportant sur l'homme.

Le docteur Bitterlin reçut son jeune confrère parisien avec beaucoup d'amabilité ; il le remercia d'avoir bien voulu songer lui, et lui déclara qu'il était entièrement à sa disposition.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain, à la maison d'Eugène, le jardinier. On examinerait le malade et on ferait l'amputation jugée nécessaire.

Le docteur Piètre ne fut pas moins aimable ; il remercia chaleureusement Robert de sa déférence.

Lorsque le docteur Robert Dauray rentra chez sa mère, l'heure du dîner était passée depuis longtemps. Robert s'exousa près de sa mère, en lui racontant les démarches qu'il avait été obligé de faire. Le malheureux jeune homme passa une nuit très agitée. Le souvenir de Jeanne d'Esparre le poursuivait jusque dans ses rêves.

Le matin, il était brisé. Il ne fallait rien moins que l'opération sérieuse qu'il allait faire pour lui rendre la force et l'énergie nécessaires.

Par le premier train du matin, il se rendit à Paris pour chercher ses instruments de chirurgie ; il déjeuna à la Bastille, et, à dix heures précises, il était près de son malade où le rejoignirent ses deux confrères.

André avait passé une très mauvaise nuit ; heureusement la fatigue avait fini par endormir le blessé, et un peu de calme avait succédé à l'agitation causée par la fièvre.

Les docteurs Piètre et Bitterlin furent de l'avis de Robert Dauray ; on ne pouvait pas hésiter à faire l'amputation ; cette opération, quoique dangereuse, était la seule chance qui restât de sauver la vie au blessé.

Mais on n'avait déjà que trop tardé, et il ne fallait pas perdre une minute. On endormit le malade, et il fut placé sur

une table. Les deux vieux praticiens furent émerveillés de la dextérité avec laquelle Robert pratiquait cette terrible opération.

Quand le malade fut replacé dans son lit, les trois médecins signèrent une ordonnance, puis les deux confrères de Robert se retirèrent, et il resta seul pendant plus d'une heure auprès de l'amputé. Lorsqu'il se décida à se retirer, l'accès de fièvre allait se déclarer de nouveau.

—Si vous constatez quelque complication qui vous inquiète, dit-il au père, venez immédiatement me chercher ; je ne sortirai pas de chez ma mère.

—Bien, monsieur le docteur.

—Je vous prierai de faire reporter chez elle mes instruments, ajouta-t-il, en montrant sa boîte d'outils et les autres objets qu'il avait apportés.

—Je vous accompagne, monsieur le docteur, dit Eugène en prenant tout ce qui appartenait au docteur.

Robert jeta un dernier coup d'œil à son malade et partit suivi du vieux jardinier.

—Prenons par le plus court, monsieur Dauray, lui dit ce dernier. Traversons le parc, nous passeront sur le pont volant, à la pointe de l'île. Cela nous abrégera beaucoup.

Robert n'avait aucune objection à faire, ayant hâte de se retrouver en face de ses pensées. Lorsque le jardinier et le docteur Dauray arrivèrent près de la passerelle, les ouvriers étaient au travail.

Le maître maçon les visitait en ce moment pour leur donner des ordres. Il salua de loin Robert Dauray qu'il connaissait parfaitement.

Eugène s'engagea sur le pont volant, et, après lui, Robert. Le poids de ces deux hommes imprimait à la planche des balancements qui n'avaient rien de rassurant.

—Pas trop solide, votre pont, monsieur Bouvier, dit Robert au maître maçon.

—Certes, répondit celui-ci, ça ne vaut pas une arche bien cimentée ; mais ça ne sert en ce moment qu'au passage des ouvriers.

—Votre chevalet n'est que boulonné, dit Robert qui regardait comment était fixé la planche.

—Oui, un simple boulon...

—Qui ferait faire une jolie culbute à un passant, si l'érou venait à se dévisser.

—Oh ! c'est vrai, qu'il prendrait un bon bain. Mais l'érou est serré, rien ne bougera !

—On se noierait parfaitement.

—En effet, il faut moins d'eau que cela pour se noyer ! Le fond a près de quatre mètres.

Pendant que Robert causait avec le maître maçon, les ouvriers avaient demandé à Eugène des nouvelles de son fils. Robert les salua et continua sa route. Arrivé chez sa mère, ils renouvela ses instructions au jardinier.

—S'il y a du nouveau, venez me chercher, lui dit-il amicalement. Ne craignez pas de me déranger !

—Je n'y manquerai pas, soyez-en sûr, monsieur le docteur. Je vous remercie bien ; au revoir, madame Dauray !

Robert rendit compte de son opération à sa mère, puis se retira dans la chambre qui lui servait de cabinet de travail et n'en ressortit qu'à l'heure du dîner, à six heures environ. Après le dîner, Robert causa avec sa mère jusqu'à neuf heures. Le temps passa vite. Il parla de ses projets d'avenir, de ses chagrins ; sa mère le consolait du mieux qu'elle pouvait, craignant

bien, la pauvre femme, que la douleur de son fils ne fût incurable.

Robert allait se retirer dans sa chambre, lorsqu'on frappa violemment à la porte.

—Ouvrez vite ! dit-il à la domestique.

—C'est pour le blessé ! pensa-t-elle.

Robert ne se trompait pas. Eugène se précipita dans la maison.

—Monsieur le docteur, cria-t-il, venez, venez ; mon fils a le délire ; il veut se lever, arracher l'appareil de sa blessure. J'ai été obligé d'aller chercher deux voisins pour m'aider à le maintenir.

—Je vous suis ! fit vivement Robert.

—Mère, couche-toi, ajouta-il en s'adressant à madame Dauray ; j'emporte la clef... Je ne sais à quelle heure je rentrerai.

Et il sortit rapidement.

—Passons par la passerelle, dit Eugène.

Ils suivirent, en effet, les bords de la Marne pour atteindre le pont volant qui devait leur raccourcir le chemin de plus de moitié.

C'était l'instant où Prosper payait l'addition de son dîner au cabaret du pont de Créteil ; laquelle addition s'élevait à plus de quarante francs ; comme on le voit, ils avaient largement festoyé, Prosper et Julie sentant le besoin de se surexciter avant d'agir. La nuit devenait noire.

—Neuf heures déjà, dit Désiré en consultant sa montre ; nous vous faisons coucher tard, patron.

—Oh ! nous ne serons pas longtemps debout. Sitôt votre couvert desservi, le temps de fermer la porte de la cambuse, et au « schloff » comme dit l'Allemand.

—Et vos avirons, vous ne les rentrez pas ?

—Non, ma foi, c'est inutile, on ne vole pas dans le pays.

—Eh bien, bonne nuit ! dit Prosper.

—Bonsoir, messieurs, madame...

—A une autre fois ! fit Désiré.

—Merci bien, répondit le restaurateur qui fermait déjà sa porte, laissant à l'abandon ses tables, ses chaises, son bateau et les avirons.

Ils l'entendirent qui poussait un verrou à l'intérieur.

—Où allons-nous ? demanda Prosper.

—Suivez-moi.

Ils arrivèrent silencieux à la chaussée de la route de Créteil ; au lieu de tourner à gauche pour traverser le pont, Désiré s'engagea sur la côte opposée, qui conduisait à l'autre moitié de l'île, que le pont et la route coupaient en deux parties. Une fois là, il se retourna vers Julie et son frère.

—Pas de bruit maintenant ; murmura-t-il, il s'agit de tout faire à la muette, le travail va commencer.

Prosper et Julie tressaillirent, mais les suivirent dans l'ombre, sans une observation, marchant avec précaution. La lune se levait derrière les grands peupliers, cachée de temps en temps par des nuages blanchâtres qui passaient vite, emportés par le vent.

—Chut ! fit Désiré. Cherchons un coin pour nous asseoir. Quand le vieux " pioncra " sur ses oreilles nous irons lui emprunter son canot.

Un frêne formant parasol leur offrait son ombre protectrice. Ils s'y installèrent sans bruit. Prosper appuyé son dos au tronc de l'arbre, Julie pencha la tête sur la poitrine de son fiancé qu'il passa les bras autour de la taille. Désiré, allongé sur le

ventre écoutait.

Pourtant un silence morne, effrayant, que troublaient seuls le clapotement de la Marne et le vent qui sifflaient dans les ardras. Quelquefois les pas d'un passant atardé résonnaient sur le pont. Désiré songeait à Jeanne d'Esparre.

—Qu'elle vienne ou qu'elle ne vienne pas, se disait-il, il faut agir ?

—Je ne dors pas, murmura Prosper sans faire un mouvement.

—Debout ! Allons tout doucement nous installer dans le bateau. Je le démarrerai, tu prendras les avirons et tu nous conduiras à la pointe du bras qui passe derrière l'île Mâchefer.

—Dans la grande Marne ?

—Oni, et surtout pas un mot, pas un souffle.

Désiré suivi de son frère et de Julie, s'avança vers le perré passant sous le pont. Le chemin était étroit, difficile. D'un côté la pile soutenant les arceaux du pont sous lesquels il fallait se baisser pour ne pas se heurter le front ; de l'autre côté, la rivière noire et profonde. Tout à coup, Julie s'arrêta, se collant le long de la pile.

—J'ai peur ! balbutia-t-elle. L'eau me donne le vertige.

—Nom de d'là, fit Désiré à mi-voix, pas de bêtises, donnez-moi la main.

—C'est passé, soupira Julie, quand ils furent sur la berge ; mais tout son corps tremblait.

Pourtant, elle entra sans hésiter dans le bateau ; Désiré le démarra ; Prosper posa les avirons dans les taquets qu'il avait mouillés pour éviter les grincements, et le bateau descendit le courant, sans bruit. Il semblait glisser. Tout était calme.

Désiré, dont les regards perçaient la nuit, s'orientait.

—Rame vers le bras, dit-il tout bas à Prosper, et aborde doucement à la pointe.

Prosper obéit. Désiré commandait, et nul ne songeait à lui résister, même à l'interroger. A la pointe, le bateau toucha la berge assez élevée, mais facile à gravir.

—Que Julie débarque, fit Désiré ; qu'elle aille s'asseoir sur la berge et qu'elle fasse le guet. Si un bateau vient pour passer par ici, vite, un signal. Vous tousserez. Cachez vous bien dans l'ombre.

Julie tremblait. L'idée qu'elle allait prendre une part à l'assassinat de Jeanne lui causait une terreur profonde, et, néanmoins, elle se laissait aller à la pente des événements ! Un instant pourtant, elle essaya de refuser !

—Non, non, fit-elle avec effroi, jamais.

—Quoi, fit Prosper les dents serrées, tu abandonnes la fortune au moment où nous touchons au but ?

—J'ai peur du crime !

—Votre père qui vous a abandonnée, dit Désiré, a-t-il eu peur du crime ? Le comte de Noiville, qui, innocente, vous a fait condamner pour vol, a-t-il eu peur du crime ?

Le mot : " Condamnée pour vol ", ranima sa haine, un moment calmée. Elle sauta sur la berge.

—Allez, dit-elle, je veille !

Elle s'accroupit dans les herbes, l'œil et l'oreille au guet. La barque remonta le bras de la rivière. Tout était toujours silencieux sur les deux rives.

—Doucement, fit Désiré, voici le chevalet de la passerelle. Fais de l'arrière pour que je m'amarré, et ne quitte pas les rames, afin que nous puissions filer à la moindre alerte.

XXIII.

Prosper fit faire volte-face au bateau et présenta l'arrière au cheval. Désiré s'amarré avec un nœud facile à défaire.

—Ne bougeons plus maintenant ! dit-il.

Alors il monta sur la levée du bateau ; sa tête touchait la planche de la passerelle, et ses doigts rencontrèrent bien vite l'érou du boulon qui retenait le cheval.

A ce moment, un rayon de lune éclairait en plein son visage. Prosper fut presque effrayé de voir le calme du gamin ; et, si une lueur fauve n'avait jailli de temps à l'autre de l'œil du petit bandit, on aurait dit qu'il accomplissait là une besogne absolument insignifiante.

—Que vas-tu faire ? demanda Prosper.

—Tu n'as donc pas compris ? J'ôte l'érou pour retirer le boulon. La planche restera suspendue ; mais sitôt qu'elle sera chargée par le moindre poids, les deux tiges du cheval n'étant pas retenues s'écarteront, la planche pliera, et celui qui sera dessus tombera à l'eau et se noiera. Ce n'est pas plus malin que ça !

Prosper passa sa main sur son front, mouillé de sueur. Désiré sortit de dessous son vêtement une petite clef anglaise, et dévissa facilement l'érou. Et toujours prudent, il tira à lui la planche en appuyant sur le cheval déboulonné pour bien s'assurer si l'effet qu'il attendait allait se produire. Ses prévisions étaient justes ; les deux tiges du cheval se disjoignaient et semblaient tomber. Désiré chercha dans sa poche un crayon de bois qu'il y avait placé. Il rassembla les deux tiges du cheval et, à la place du boulon, passa son crayon.

C'en était assez pour maintenir la planche et le cheval ; mais ce n'était pas suffisant pour protéger la vie de celui ou de celle qui, s'aventurerait sur ce pont fragile.

C'est fait ! dit-il à Prosper. En route, va prendre Julie, et ramener le bateau où tu l'as pris.

Cinq minutes après, le bateau était amarré à son tronc, et les trois criminels étaient sur la route de Créteil.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloiseries honnêtes.*—Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur.*—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Dramas de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, EDITEURS,
Boîte 1986, B. de P. 17 rue Ste-Thérèse, Montréal.